

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent la ligne
RECLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 „
TROIS MOIS 3 „

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 19 Juillet 1863.

A deux kilomètres de Monaco, et à un kilomètre environ des Spélugues, se trouve un petit village qu'on nomme les *Moulins*. Ce village, dont la fondation remonte à une époque fort reculée, conserve encore cet aspect naïf du vieux temps devant lequel les touristes s'extasiaient et que les faiseurs de romans recherchent comme des monuments de la simplicité des mœurs antiques. Composé de maisons bâties sans ordre et disposées sans la moindre harmonie, il est aujourd'hui ce qu'il fut à son origine. Sa physionomie conserve les traces de ses premiers jours. Et il ne paraît pas du tout disposé à rougir de son passé ! Né pauvre, il a vécu sans orgueil, ne s'étant jamais inquiété s'il n'eût pas mieux fait de chercher à s'ennoblir. On dirait qu'il a emprunté un peu de leur immobilité aux Alpes qui l'abritent, un peu de son uniformité à la mer qui étend à ses pieds des horizons sans bornes, toujours bleus et toujours calmes. Après tout, est-ce peut-être cette indifférence, qu'il a témoignée pour le lendemain, qui fait aujourd'hui son charme, au milieu des transformations gigantesques qui s'effectuent de toutes parts à ses côtés. Il ne faudrait pas croire cependant que le village des *Moulins*, obéissant comme toutes les choses aux lois de la nature, ait ajouté en vieillissant au manque d'élégance de ses formes, la laideur qui est souvent l'apanage des ruines. La rouille dévore le fer, et trace sur l'acier des cicatrices profondes : le temps répand une beauté sévère sur la pierre dont il ronge la surface.

Les *Moulins* sont assis à plusieurs centaines de mètres au dessus de la mer, au milieu d'oliviers semblables à des chênes chevelus. Le mont qui les supporte ne s'élève point à pic. De ses hauteurs on descend vers la côte par une pente tapissée de fraîche verdure, à travers de jardins riches et féconds.

Ce village est devenu depuis quelque temps

une sorte de banlieue pour les habitants de Monaco épris pour lui d'une passion aussi soudaine que tendre. Nous ne répéterons pas ici que l'amour est aveugle, mais nous pourrions bien dire que le cœur est souvent capricieux. Dans ce moment on aime les *Moulins* comme à Paris on aime Robinson ou Fontenay aux Roses. Le dimanche, le monégasque s'y rend pour se reposer des fatigues de la semaine et des soucis des affaires. On va dîner aux *Moulins*. Les restaurants n'y sont pas rares. Et là, abrité sous des tonnelles, sous des berceaux de jasmin, sous des orangers en fleurs, ou bien assis sur des terrasses, on passe de longues heures à causer entre la poire et le vin blanc. La perspective, de quelque côté que l'on regarde, offre le plus riant aspect.

D'une part c'est Monaco, de l'autre c'est le Cap-Martin que l'on aperçoit. A droite, l'élégance et l'art ; à gauche, la nature et son admirable désordre ; en face de soi, la mer, où l'on découvre sans cesse une voile qui va, une voile qui vient, des voiles qui se croisent, sillonnant l'onde en tous sens.

Quand les conversations deviennent moins animées, quand le silence se rétablit, pour peu que l'on prête l'oreille, on entend un bruit pareil au bruit d'une cascade lointaine. Ce sont en effet des eaux d'une extrême abondance, qui, après avoir servi à faire tourner les roues des moulins à huile, descendent vers la mer divisées en une foule de ruisseaux, répandant partout sur leur parcours une fertilité merveilleuse.

La jeunesse de Monaco et de ses environs aime surtout les *Moulins*. Elle y trouve son compte. Les divertissements et les plaisirs champêtres sont loin d'y manquer d'attrait. On y danse comme on y dine, c'est-à-dire gaiement et à son aise. Toutefois, l'orchestre des *Moulins* laisse un peu à désirer quand on le compare à son voisin l'orchestre du Casino. Mais, à vingt ans, se montre-t-on si exigeant ? Un violon, quelque fois même un peu discordant, n'a-t-il pas plus de charme qu'il n'en faut pour mettre

en mouvement les jeunes filles et les jeunes garçons ?

A. CHAMBON.

Le journal la *France* publie sur Mexico et sur la prise de cette capitale par l'armée française, des détails que nos lecteurs verront avec plaisir.

Mexico, située à 118 kilomètres de Puebla, est la plus belle ville et la plus importante du Mexique. Sa population s'élève à environ 250 mille habitants. Ses rues orientées aux quatre points cardinaux et parfaitement alignées, laissent apercevoir à leur extrémité la chaîne de montagnes qui enciint la vallée au centre de laquelle s'étend cette vaste cité.

Elle renferme de beaux monuments et de magnifiques promenades, dont la principale est celle de l'Alameda. Plusieurs grands lacs l'entourent ; les deux plus rapprochés sont ceux de Tezeuco et de Joachimilco.

Au milieu de la ville est la grande place ou *Plaza Mayor*, vaste quadrilatère au côté nord duquel s'élève la cathédrale surmontée de deux belles tours, tandis qu'à l'orient s'élèvent, sur une longueur de 200 mètres, le Palais national, siège ordinaire du gouvernement, avec tous les ministères, le Sénat, la Chambre des députés, la Cour suprême de justice, la Commanderie générale, la Trésorerie, l'Hôtel des monnaies, l'Hôtel de la poste, le Jardin botanique et les Casernes.

Du côté du couchant et du midi, le cadre de la grande place se trouve achevé par l'Hôtel-de-Ville, qui a une belle façade, par le palais de l'Université, celui du vice-roi, le Musée et l'École des mines, qui est comme architecture, le plus beau monument de Mexico.

On assure que Juarez s'est retiré à Queretaro, ville située à 150 kilomètres de la capitale, et qu'il va chercher à rallier ses partisans et à y former une ombre de gouvernement. Il peut, quant à présent, se maintenir dans une province éloignée, mais cette attitude ne saurait amener aucun résultat pour lui.

Les Français, possédant Mexico, Puebla, Orizaba et toute la ligne stratégique qui conduit de la mer à la capitale, sont maîtres du pays, et lorsque le chemin de fer qui ira dans un an jusqu'à Puebla sera entièrement construit, le Mexique se trouvera transformé par l'anéantissement naturel du banditisme, qui est sa plaie.

Aujourd'hui que nous possédons Mexico, l'administration du pays va être organisée d'après la méthode française, et déjà les employés amenés de France par la frégate à vapeur le *Panama* ont commencé leur service.

On assure que la reddition de Mexico a eu lieu le 5 juin. Si cette date est exacte, nous aurons, par le paquebot-poste le *Vera-Cruz*, attendu prochainement à Saint-Nazaire, des détails nombreux sur cet événement important car le *Vera-Cruz* a quitté le golfe du Mexique le 16 juin dernier. — A. Renauld.

NOUVELLES LOCALES

Judi dernier, a eu lieu, la bénédiction de la nouvelle chapelle de l'Hôtel-Dieu de Monaco. Cette cérémonie, qui n'a pas duré moins de deux heures, s'est accomplie au milieu du recueillement le plus profond de tous les assistants. Pendant la cérémonie, les Dames de St-Maur, les personnes qu'elles avaient invitées et les enfants, dont elles dirigent l'éducation, se tenaient pieusement debout dans le jardin à l'entrée de la chapelle; la liturgie s'opposant sans doute à ce que les fidèles pénétrassent dans une église avant que le clergé en ait terminé la bénédiction. Afin de préserver tout le monde des ardeurs du soleil, les religieuses avaient eu soin de faire disposer des tentes au dessus du jardin. Ces tentes étaient pavoisées aux couleurs de la Principauté de même que l'entrée de la nouvelle chapelle. Lorsque la bénédiction a été terminée les gens placés au dehors sont allés prendre place dans l'intérieur de la chapelle. Mais avant que le prêtre montât à l'autel, les Dames de Saint-Maur ont voulu donner à ce nouveau sanctuaire une physionomie de fête. Elles l'ont orné de fleurs et garni de cierges. Pendant la messe on a chanté des hymnes et des cantiques.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

S. S. le Pape vient de conférer la grand-croix de l'ordre de Pie IX à M. le vice-amiral comte Bouet-Willau-
mez, préfet maritime du 5^e arrondissement.

A Naples on est à la veille d'un procès qui inspire beaucoup d'intérêt et dont se préoccupe vivement la haute société. Dans quelques jours, Mme la princesse Barberini Sciarra ira s'asseoir sur le banc des criminels. L'accusée par son titre appartient en même temps à l'aristocratie napolitaine et romaine. Elle est née marquise de Pesco Pagano et est veuve du prince Barberini Sciarra.

Voici les faits qui ont motivé l'arrêt de mise en accusation. Vers la fin du mois de décembre dernier, Mme la princesse se rendait de Rome à Naples pour réaliser sa dot et régler des intérêts de famille. Pendant son séjour dans cette ville, ses salons étaient très fréquentés par la partie de la haute société et de l'aristocratie qui n'est pas ralliée. La police en prit ombrage et organisa une surveillance. Mme la princesse Sciarra avait pour conseiller dans ses affaires d'intérêt, M. Michel Roberti, ancien professeur de droit et de législation de François II.

Dans les premiers jours du mois de janvier dernier, la princesse Barberini après avoir terminé ses affaires quittait Naples pour aller passer la fin de l'hiver à Rome. La police la fit suivre par deux agents de la préfecture, habillés en bourgeois, qui prirent place dans le même wagon et restèrent silencieusement en observation jusqu'à la station d'Isolotta près des frontières romaines.

A Isolotta, les deux agents mystérieux revêtirent leur charpe tricolore, et au nom de la loi intimèrent à Mme la princesse de leur consigner sa correspondance qui se trouvait dans son petit sac de voyage, et ordre fut donné de revenir à Naples. Mme la princesse qui croyait passer la soirée dans les splendides salons du palais Barberini, fut renfermée dans deux chambres petites et obscures de la préfecture.

Le procès de la princesse Barberini Sciarra ne pourra pas avoir lieu avant la fin de ce mois; l'acte d'accusation rédigé par M. Savelli, substitut du procureur général, n'a pas encore été lu aux accusés, qui sont au nombre de quinze, dont douze en fuite. C'est le procureur général Lafrancescas qui portera la parole au nom du ministère public.

On s'accorde généralement à croire au tribunal que

l'éloquence de ce magistrat sera mise à une dure épreuve avec d'aussi puérils documents, pour faire passer dans la conscience des jurés, la conviction que Mme la princesse Sciarra Barberini est coupable de conspiration et obtenir une sentence de condamnation.

Pendant deux jours, des rixes fort graves ont eu lieu sur le quai de Ste-Lucie entre les matelots anglais du *St-Georges* et les patrouilles de sûreté publique, d'infanterie de ligne et de carabiniers. La seconde, a eu presque le caractère d'une bataille, il y avait environ trois cents matelots; plusieurs ayant été blessés ont été ramenés à bord du *St-Georges*. Les matelots anglais coupables de ces désordres ont été sévèrement punis par leur commandant, et hier, le *St-Georges* a quitté la rade de Naples, rappelé par le gouvernement anglais.

Le *St-Georges* sera remplacé dans la station de Naples par une escadre anglaise, sous les ordres du contre-amiral Smart.

Courrier de Paris.

Hosanna! Hosanna! M. Ponsard se marie. L'auteur de *Lucrèce*, de *Charlotte Corday*, de *L'Honneur et l'Argent*, prend femme enfin: qui l'eut pensé, lui si timide, si simple, si pud. bond, comme disait autrefois son ami Paul d'Yvoi. Et c'est le 18 par.... non, malgré les trente degrés de chaleur dont le soleil gratifie le bitume de Paris. Sa charmante fiancée se nomme Mademoiselle Marie Dormoy. Elle est fille du colonel Dormoy et a encore sa mère et deux frères, dont l'un est ingénieur des mines et l'autre ingénieur des ponts-et-chaussées. C'est chez M. Jules Sandeau où s'étaient rencontrés les deux futurs, que s'est noué ce mariage. Je me hâte de dire, que de parti ni d'autre, ce mariage n'est un mariage d'argent.

La très modeste fortune des deux époux les forcera de vivre en province, à Vienne sans doute, lieu de naissance de M. Ponsard, chez l'oncle maternel du poète. On est heureux de voir un écrivain justement célèbre rester dans les conditions de modique aisance qui ne dispensent pas du travail, et qui, au contraire, peuvent lui en faire une salutaire nécessité.

M. Ponsard, riche, n'aurait plus rien à faire que d'être heureux. Les hommes de son ordre et de son mérite doivent mieux à leur temps et à eux-mêmes. Il faut que M. Ponsard retrouve ses grands succès et qu'il nous rapporte bientôt une comédie, un drame, voire même une tragédie qui égale ou dépasse ses plus éclatants triomphes.

Les témoins de M. Ponsard sont MM. Bixio, Janin et Emile Augier. M. Jules Sandeau et deux parents de Mlle Dormoy sont les témoins de la future.

Mlle Dormoy a 24 ans, une figure et un esprit charmants.

M. Ponsard n'est pas accessible aux vanités de ce monde, aussi ne pardonnera-t-il de révéler qu'il naquit en 1814, et qu'il est par conséquent âgé de 49 ans.

L'Empereur est arrivé depuis quelques jours à Vichy. Il a pris possession du petit chalet qu'il a fait bâtir sur les bords de l'Allier. Ce chalet dit par sa seule situation comment l'Empereur veut habiter Vichy. Rien n'est plus simple. A la villa Strauss, qui est la plus belle maison du pays, qui, avec sa terrasse à balustrades et ses balcons de pierre de taille, prenait facilement l'air d'un petit palais, l'Empereur était encore logé en souverain; mais dans ce chalet que rien ne distingue, qui semble dire à tout moment: « je veux passer inaperçu » il semble tout à fait logé en particulier. On dirait que les intentions de l'Empereur ainsi manifestées ont été comprises de la foule. Elle ne s'attroupe ni ne stationne devant la nouvelle résidence impériale, dont l'hôte va et vient en toute liberté. A côté du chalet impérial un autre s'élève absolument semblable pour loger M. Mocquard, les généraux Fleury et de Bévillie, le colonel Lépie et autres personnages de sa suite.

Le lendemain de son arrivée, l'Empereur allait prendre son premier bain, dès cinq heures et demie du matin.

Si l'on en croit les bruits qui circulent, la saison à

Vichy sera plus brillante cette année que l'an passé. On parle de bals dans le chalet, de représentations d'œuvres inédites au théâtre. Plusieurs améliorations ont été réalisées par la direction de l'établissement thermal. On peut citer particulièrement l'organisation de bibliothèques offrant à la curiosité des lecteurs toutes les nouveautés littéraires.

Je suis si réservé d'habitude à propos des questions politiques que vous me permettrez bien, aujourd'hui par exception, de vous en dire un petit mot.

On répète tout bas que la question de Rome recommence à occuper les esprits en deçà comme en delà des Alpes. Je crois savoir qu'en haut lieu on n'a jamais été moins satisfait de la conduite du parti clérical qu'en ce moment. Les ultra-catholiques ont su s'aliéner les influences mêmes sur lesquelles ils croyaient pouvoir compter le plus. En Italie, on s'impatiente de nouveau, et ce n'est pas seulement le parti de l'action qui montre ces dispositions.

Faut-il vous parler de théâtre! Mais est-ce que les théâtres ont une chronique par trente degrés de chaleur et un coquin de soleil, comme dit Francisque Sarcy, qui ramollit le bitume des boulevards? On sue rien que d'y penser. Si les drames pouvaient éclore comme les œufs de poulet, dans un four convenablement chauffé, quelle riche semaine! Il faut en prendre son parti; il ne s'est rien passé; mais là, rien, ce qui s'appelle rien dans les théâtres de Paris, depuis la rue Richelieu jusqu'à la place du Châtelet, en passant par les boulevards. Où il n'y a rien, le roi perd ses droits, et les feuilletonnistes donc?

J'ai fait part de mon embarras à un excellent bourgeois, homme très sensé, qui m'ouvrit un moyen ingénieux: « Quand on n'a rien à dire on ne dit rien; ne faites pas de feuilleton. »

Ne pas faire de feuilleton, j'y ai bien pensé, j'y pense même quelquefois quand le temps est beau; mais cet expédient serait mal vu de mes lecteurs de Monaco. Les malveillants, et il y en a probablement à Monaco, comme à Paris et à Pontoise, m'accuseraient de stérilité. Ils s'imaginent sans doute, la-bas comme ici, que lorsqu'on est journaliste, on doit parler pour ne rien dire.

Le bonheur vient que j'ai mis de côté, la semaine dernière, quelques bribes de papier sur la revue des *Folies Dramatiques*. Il est donc vrai que les économies profitent tôt ou tard!

Où, mais je ne vois pas trop ce que je pourrai bien vous dire de la revue nouvelle des *Folies Dramatiques*.

Elle se nomme *Après les autres*; elle a deux actes et six tableaux; elle est de MM. Bernard et Delbès. Vous êtes maintenant aussi bien renseigné que moi qui l'ai vue. Elle a fondu comme une glace. Le théâtre fait relâche pour les répétitions de la *Mère de la Débutante*. Il fera relâche aussi longtemps qu'il pourra, et les autres directeurs le regardent faire d'un œil d'envie. Le moment est dur à passer pour eux. Ils ont 1,200 francs de frais et ils encaissent des recettes de 37 fr. 50 centimes

Il vient de paraître, à Paris, un livre appelé à produire une révolution profonde dans les esprits, peut-être même dans les consciences. C'est la *Vie de Jésus*. Ce livre est dû à la plume de M. Ernest Renan, philosophe dont les idées, en matière de religion, diffèrent généralement assez de celles consacrées jusqu'ici par le dogme chrétien et la foi catholique. Les hommes qui croient avant de penser et de raisonner, attaqueront ce livre comme contraire à l'orthodoxie, ceux au contraire, qui pensent et raisonnent avant de croire, le défendront comme conforme aux principes de la raison. La lutte sera vive de part et d'autre. Les catholiques à outrance seront violents et fanatiques, les penseurs sensés offriront le spectacle d'hommes forts mais calmes, déterminés mais prudents.

Déjà les journaux de Paris ont commencé à s'occuper de cette œuvre immense. Quelques-

uns de nos lecteurs nous sauront gré peut-être, en attendant l'heure des grands combats, de placer sous leurs yeux le passage suivant d'un article de M. Jules Lavallois, dans lequel ce critique distingué apprécie le but de l'œuvre de M. Renan avec autant de savoir que d'impartialité.

« Il est évident que, si maintenant il nous est possible de concevoir et d'écrire une Histoire de Jésus, équitable, libre, sensée, respectueuse et sincère, c'est parce que les dispositions violemment anti-chrétiennes et les opinions passionnément religieuses qui, pour nous, se personnifient, éclatent au suprême degré en Voltaire et en Bossuet n'exercent plus sur les âmes une domination exclusive, ont cessé d'être la règle ou le courant de la société entière. Nous nous éloignons chaque jour davantage de l'intolérance philosophique, mais ce n'est point pour nous rapprocher de la confiance absolue, de la soumission irréfléchie et passive des croyants du dix-septième siècle. Nous déployons d'autant plus de hardiesse dans nos investigations, que nous sommes sûrs de la pureté du sentiment qui nous anime et de notre modération dans l'usage de la vérité acquise.

« Un public s'est formé, nombreux, honnête, intelligent, religieux de tendance et de cœur, qui marche dans cette direction d'idées, à égale distance de la foi aveugle et de l'incrédulité systématique. C'est à ce public, en voie d'émancipation prudente et ferme, qu'il convient de s'adresser; c'est lui qu'il faut convaincre, éclairer, guider; c'est pour lui que M. Ernest Renan écrit (ou devrait écrire). Cette foule indépendante et désintéressée sera certainement appelée, avant la fin de ce siècle, à résoudre au scrutin secret de la conscience, par un vote profondément mûri, raisonné, médité, le problème qui pèse si lourdement sur nos destinées. La solution définitive est entre ses mains; mais l'éducation générale, le grand et fécond enseignement qui peut incliner la balance dans un sens ou dans l'autre, est entre les mains des penseurs et des sages. Une occasion favorable, unique peut-être, s'offre aux hommes de ce temps; il leur est loisible, facile même, de rendre toute son efficacité, toute son autorité à l'universelle et impérissable religion, en y faisant rentrer comme parties essentielles, constitutives, et sur le pied d'égalité, la raison et le sentiment.

« On comprend quelle émotion doit exciter, quelle action peut exercer chez un semblable public, multiple, mobile, préoccupé, chercheur, impressionnable, une *Vie de Jésus*, composé par un écrivain de mérite, d'une compétence irrécusable, et que des tracasseries, tantôt soignées, tantôt brutales, toujours dignement et fièrement supportées, ont recommandé à l'estime, à la sympathie de tous. C'est là qu'en réalité est l'événement; là, que pour l'observateur sera l'intérêt, que se passera la crise sérieusement significative. Nous pouvons presque annoncer à coup sûr ce que d'ront, ce que penseront du livre de M. Renan les croyants et les incrédules, tandis que nous ignorons à peu près ce qu'en dira, ce qu'en pensera l'immense majorité à demi-affranchie. Le public se jugera encore plus qu'il ne jugera l'auteur. Les juges (qu'ils le veuillent ou non) nous révéleront leur secret. Nous saurons par leur verdict la qualité de leur foi et l'état de leur esprit.

« J'ose espérer que l'utilité de ce travail préliminaire n'échappera à personne. Rien n'est plus important à déterminer d'une manière exacte que les circonstances mo-

rales au milieu desquelles un livre — tel que la *Vie de Jésus* — fait son apparition. L'ouvrage de Strauss, publié en 1835, traduit dans notre langue, en 1839, par M. Littré, avait pu être considéré comme un avertissement, un éveil, un appel énergique adressé à la méditation et à l'étude. Le volume que nous donne aujourd'hui M. Ernest Renan est une mise en demeure, directe et inévitable. Notre conscience est forcée dans ses derniers retranchements, contrainte de se dévoiler. Nous sommes tous plus ou moins obligés de nous interroger nous-mêmes, non pas seulement sur les beautés et les défauts, mais sur le sujet et le fond du livre.

« Réjouissons-nous virilement de cette mise en demeure sans toutefois essayer de nous faire illusion sur ses conséquences immédiates. Je vois dès à présent les difficultés et les perplexités qu'elle jettera plus d'une organisation élevée. Je me rends compte des combats et des assauts dont mainte intelligence sera le théâtre, des douloureux et irréparables déchirements qui s'y produiront. Que voulez-vous? La tâche ne pouvait être plus longtemps différée, plus longtemps éludée. Il fallait que le nuage, que le brouillard complaisamment interposé par notre nonchalance intellectuelle entre notre curiosité tremblante et les questions relatives à l'existence, à la personne de Jésus finit par se dissiper; il fallait que tôt ou tard cette violence fût faite à la pudeur de notre âme, — et vraiment ce n'est pas trop tôt.

« A quoi bon le nier, puisque cela tient à ce que nous avons de plus délicat en nous et de plus exquis? Il y a dans notre âme (je parle au nom des libres-penseurs religieux) une pudeur instinctive qui nous empêche de regarder en face cette imposante et serene physionomie de Jésus. Le fils de Marie est pour nous, par excellence, le sujet interdit, réservé. Nous le laissons, la plupart du temps, reposer tranquille, honoré, effacé, dans les régions obscures, vagues, indistinctes de notre esprit. Lorsque nous l'abordons, ce n'est qu'avec des précautions infinies. On dirait que nous sommes médiocrement édifiés sur sa solidité, sur sa consistance, et que nous craignons en le touchant de le voir se réduire en poussière. Cette timidité va disparaître sans nuire au respect. Nous allons sortir des tantes.

« Le problème religieux peut se ramener à ces deux termes très simples: 1° Est-il nécessaire qu'entre Dieu et l'homme il y ait un médiateur? — 2° Étant admise la nécessité d'un médiateur, devons-nous regarder comme tel le personnage extraordinaire que les diverses communions chrétiennes adorent sous le nom de Jésus-Christ?

« La première question relève du raisonnement, appartient à la philosophie, à la métaphysique; nous nous contenterons de la mentionner. La seconde est essentiellement historique. La réponse à cette question demande un examen préalable de l'authenticité des Évangiles.

« Cet examen consciencieux, impartial, reconnu indispensable et devenu en quelque sorte obligatoire, modifiera-t-il ou confirmera-t-il notre conception des communications de l'homme avec la divinité? C'est là un résultat dernier et extrême qu'il n'est pas impossible de prévoir, mais qu'il serait téméraire de prédire dès le début, avant le commencement de l'épreuve. Il nous semble au moins que pour un point capital dont la démonstration exige tant de soins et de garanties, ce sera déjà un grand avantage que d'être précisé, éclairci, contrôlé.

« Or, M. Ernest Renan, dans son livre, ne se propose point d'atteindre un autre but. Il a interrogé l'histoire

sur la vie et la mort de Jésus de Nazareth; il a cherché la réalité sous la légende, la vivante individualité sous l'image immortelle et vénérée, et après s'être créé une conviction réfléchie, il nous la présente sous la forme d'une narration régulière et continue. Cette forme narrative, qui a quelque chose de très arrêté, de presque définitif, (les conditions de l'art le voulaient ainsi), ne doit pas nous tromper sur le véritable caractère du livre. M. Renan ne nous apporte point sa *Vie de Jésus* comme l'incontestable expression de la vérité, comme un document irréfragable et sans réplique; il nous la soumet, au contraire, comme une sincère et patiente interprétation, qui, loin de s'imposer absolument, demeure assez large, assez flottante pour en provoquer d'autres.

« La *Vie de Jésus* (à ne la prendre que dans ses rapports avec l'état des esprits, et c'est actuellement ce que je fais) est un point de départ et non d'arrivée, une mise en demeure, je le répète, une pièce à consulter et non une solution. Ce sera là son titre le plus durable à notre reconnaissance.

« Entre M. Renan et le grand public, la glace était à moitié rompue; ce livre achèvera de la rompre. Et la métaphore ici est d'autant plus exacte qu'à la surface le talent de M. Ernest Renan est un peu froid; la chaleur (car il y en a) est au fond. Plus d'une fois dans cette Étude, j'aurai à signaler sous la discrète et fine sobriété de l'expression, la tendance émancipatrice et initiatrice. L'auteur de la *Vie de Jésus* vient de livrer à la curiosité générale une voie, sinon nouvelle, au moins plus invitante et plus accessible. Il avance l'heure, il accélère le cours de la rénovation religieuse. En nous forçant à renoncer aux vains compromis intérieurs, aux ignorances complices, en nous sommant (implicitement, il est vrai), d'avoir le courage de notre intelligence, de prendre un parti, il a mis — qu'on me passe la vulgarité du mot — notre conscience au pied du mur.

« Et il a bien fait! Ce qui est mort à l'âme, c'est le silence, l'ombre, le repos. La *Vie de Jésus* va nous remettre en plein bruit, en pleine lumière, en plein mouvement. Sans doute, nous aurons à lui demander davantage, à l'examiner de près et en elle-même, indépendamment de l'émotion, de la fièvre qu'elle excite, mais de cette fièvre et de cette émotion nous devons déjà remercier M. Renan. Qui sait? ce sont peut-être les signes précurseurs d'une prochaine et glorieuse résurrection spirituelle.»

JULES LAVALLOIS.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MAIRIE DE MONACO.

AVIS.

Le public est informé que le vingt-six du courant, à deux heures de relevée, il sera procédé, à la salle de la Mairie de Monaco, à l'adjudication au rabais des travaux de dallage en béton ou en ciment plastique de la rue de Lorraine.

Le devis, le cahier des charges et le plan sont déposés au secrétariat de la Mairie où ils seront communiqués aux personnes qui en désireront prendre connaissance.

Le Receveur-Gérant de l'administration des Domaines, BELLANDO.

AVIS.

Le vendredi, la *Palmaria*, part de Monaco pour Nice à midi et demi et revient le soir à 6 h. 1/2.

MONACO. — Imprimerie du Journal de Monaco. — 1863.

BULLEIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 12 AU 18 JUILLET 1863

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de L'ATMOSPHÈRE	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de L'ATMOSPHÈRE	VENTS
	8 HEURES	MIDI.	2 HEURES				8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
12 juillet.	27 0	27 5	23 0	O. age.	nul.	16 juillet.	25 0	27 5/10	29	beau.	nul.
13 »	25 0	26 5	27 0	Leau.	id.	17 »	26 0	27 5/10	28 5/10	id.	id.
14 »	25 0	26 0	27 5	id.	id.	18 »	26 0	27 7/10	29	id.	id.
15 »	26 0	27 0	28 0	id.	id.						

BAINS DE MER DE MONACO.

NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT

SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS FROIDS & BAINS CHAUDS.

SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR.

Le matin, sur la Plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

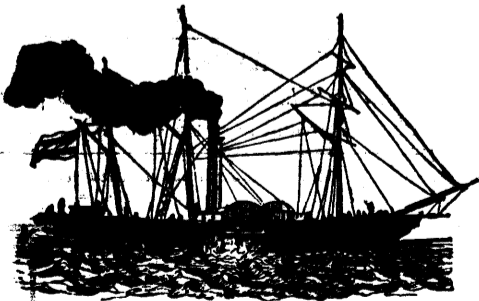
De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
A Monaco, place du Palais.

LA PALMARIA



Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 h. du matin et à 6 h. 1/2 du soir.

— — — DE MONACO, à 5 h. et à 10 h. 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir. Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSEÉ: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS

FAISANT LE
SERVICE ENTRE

MONACO & MENTON

Bureau: à Monaco, rue de Lorraine. — A Menton, Hôtel des Quatre Nations.

DÉPART DE MONACO, à 8 heures.

| DÉPART DE MENTON, à 11 heures.